

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Trimestre ..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON DE CANARD

**LE SIRE DE LUSTUPIN**  
Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

Il y eut dans cette éclatante apparition une combinaison unique de l'antiquité et de la cavalerie, pareil à la fusion de l'art du moyen âge et de l'art antique sur les monuments de ce temps.

C'est comme une fleur étrange et splendide qui ne se verra qu'une fois.

Ni avant, ni après on n'aura eu parmi nous l'idée d'une si élégante créature, non pas que cette élégance soit son domaine exclusif : les hommes élevés près de lui et de sa génération sont comme des figures détachées des toiles de Raphaël et du Titien, artistes et modèles réagissant les uns sur les autres, mais François semble le premier entre cette race olympienne.

François avait deux ans lorsqu'il perdit son père en 1496.

Élevé par les soins de sa mère qui l'adorait, il était allé sur l'ordre du roi Louis XII, habiter le château d'Amboise avec elle, la princesse Louise, et sa sœur, Marguerite de Valois.

Le roi lui avait donné pour précepteur en chef le maréchal de Glé, qu'il avait nommé capitaine-commandant du château d'Amboise.

Ce fut en ce temps-là (en 1500) que le roi plaça auprès de François d'Angoulême, un jeune page, le sieur de Fleurange.

Fleurange, fils de Robert de la Marck, avait été envoyé à la cour de Louis XII.

Fleurange avait alors neuf ans. Le roi l'accueillit bien, puis il lui dit :

**GLORIA VICTIS**

*A La Memoire*

DE

**LOUIS RIEL**

NÉ À SAINT BONIFACE EN 1847.

MORT À REGINA, LE 16 Novembre 1885.

**Victime du fanatisme orangiste et de son dévouement à la cause de ses frères les métis.**

— Mon fils, soyez le bienvenu. Vous êtes trop jeune pour me servir, et pour ce, je vous envoie devers M. d'Angoulême, qui est à peu près de votre âge, bien que plus jeune, et je crois que vous tiendrez bon ménage.

— J'irai où il vous plaira me commander d'aller, répondit Fleurange, je suis assez vieux pour me servir, mon roi, et aller à la guerre si bien vous le voulez.

— Non, mon ami, répliqua le roi, vous avez bon courage, et j'aurais peur que les jambes ne vous faillissent en chemin. Je vous promets que vous irez, et quand j'irai vous manderai.

Le maréchal de Glé reçut avec empressement le compagnon des jeux et des plaisirs du comte d'Angoulême, et le *Jeune Adventueux* ne tarja pas à être dans les bonnes grâces du beau prince.

François avait alors cinq ans et demi, mais il était fort avancé pour son âge.

C'était, pour les deux enfants, tous les jours divertissements nouveaux. M. d'Angoulême et le *Jeune Ad-*

*ventueux* jouaient à l'escaille, jeu récemment importé d'Italie, et qui se jouait, disent les mémoires du temps, avec une balle pleine de vent et assez grosse.

C'était le ballon. Mais ce n'était pas au ballon qu'il s'appliquait le nom d'escaille.

— L'escaille, — dit Fleurange dans ses Mémoires, l'escaille, qu'on tient dans la main, est fait le devant en manière d'une petite escabelle, dont les deux petits pieds sont pleins de plomb, afin qu'elle soit plus pesante et qu'elle donne plus grand coup.

M. d'Angoulême et le *Jeune Adventueux*, avec beaucoup d'autres jeunes gentilshommes, passaient le temps à tirer l'arc.

François acquit bientôt une réputation justement méritée dans l'art difficile de l'archer. Rarement il lui arrivait de manquer le but.

Il tirait de la serpentine avec des petites flèches, et il mettait dans le blanc, à grande distance, avec une régularité tellement merveilleuse, que ses amis en demeuraient absolument et complètement ébahis.

Ledit sieur d'Angoulême et ledit *Jeune Adventueux* laschaient des *panis de rete*, et toute manière de harnois, pour prendre les corfs et les grosses et méchantes bêtes sauvages des bois.

François quoiqu'un jeune enfant était d'une force corporelle tellement grande qu'il jouait à la grosse boule contre le jeune *adventueux*, son aîné de quatre ans, et Brion, avec lequel il y avait la même différence d'âge.

Or, ce jeu de la boule qui est un jeu d'Italie, non accoutumé par de là, qui est aussi grosse qu'un tonneau plein de vent, et se joue avec un bracelet d'airain bien feultreux, avec des corroyes de cuir, et s'étend depuis le coude jusques au bout du poing, avec une poignée d'estain qui se tient dans la main.

Et ce jeu est fort plaisant à ceux qui s'en aident, duquel le dit seigneur François d'Angoulême jouait merveilleusement bien plus qu'un homme que j'ay vu de son temps ; car il était grand et fait pour le faire, car ce jeu demande grande adresse et énergie puissante.

François et ses amis s'amusaient encore à bâtir des petits châteaux, des bastilles, et ils s'assailaient tour à tour, les uns assiégés, les autres assiégeants, avec un tel entrain qu'il y en avait souvent de bien battus et bien frottés.

Les jeux prirent des proportions telles, qu'on se servit d'épées et d'armes offensives et défensives, armes courtoises, il est vrai, mais enfin tailladant assez proprement pour qu'un jour que M. de Vendôme assistant à ce jeu, il s'en alla tout affolé.

C'est au milieu de ces jeux que le comte d'Angoulême fut à l'âge de six ans, emporté par une haie jouée que le maréchal de Glé, son gouverneur, lui avait donnée.

Voici comme la princesse Louise de Savoie raconte elle-même cet accident dans son *Journal d'Amboise* :

« Le jour de la Conversion de Saint Paul, le 25 janvier 1501, environ deux heures après midi, mon roi, mon seigneur, mon Cosar et mon fils, auprès d'Amboise, — dans la garène, près la maison de Sauvage, fut emporté au travers des champs par une haquenée que lui avait donnée le maréchal de Glé ; et fut le danger si grand, que ceux qui étaient présents l'estimèrent irréparable. »

« Toutes fois Dieu, — protecteur des femmes veuves et défenseur des orphelins, prévoyant les choses futures, ne me voulut abandonner, cognoissant que, si cas fortuit m'eût soudainement privée de mon amour, j'eusse été trop infortunée. »

En grandissant, François reçut, dans ses moindres détails, son instruction d'éduquer.

Lui et ses amis s'arrêtaient de pied en cap, et on se mit à faire joutes et tournois de toutes les sortes qu'on se pouvait adviser bien.

« Ne faut qu'à jouter au vent, à la selle dessaignée ou à la napp. »

« Jamais prince n'eut plus de passe-temps qu'avait mon dit seigneur, et être mieux endoctriné que macame sa mère l'a toujours nourry. »

A ces plaisirs, s'adjoignaient ceux de la grande chasse.

Un jour, il y avait fête au château d'Amboise et belle réunion de jolies dames.

François avait désir de les amuser.

On avait pris vivant un énorme sanglier, vieux solitaire, aux défenses capable d'éventrer un bouc.

François ordonna qu'on l'échat le sanglier dans la cour pour s'amuser à le faire chasser par les gros chiens. La cour du château était carrée et avait deux galeries.

La galerie basse. La galerie haute. Quatre escaliers tournants étaient

placés aux quatre angles. Pour empêcher le sanglier de monter on avait fermé les entrées des escaliers avec de grands bahuts.

Les galeries étaient pleines de spectateurs, et de spectatrices.

Le prince s'était mis sur la galerie entre le portail et les chambres de la princesse Louise et de Marguerite de Valois.

François divaguait avec les gentilshommes attendant que toutes les belles dames fussent parées et prêtées.

Le sanglier était seul dans la cour les chiens n'étaient pas encore lancés.

Tout à coup l'animal que la vue des spectateurs rendait furieux, aperçut un passage près du bahut.

Il se précipite, brise le bahut et pénètre dans l'escalier qu'il gravit. Les spectateurs de la première galerie furent saisis de frayeur.

"Ils se essaient de reculer, mais ils ne le peuvent, pour la presse qui y étoit si grande dans cette galerie. Les uns se prirent à monter sur l'accoudoir des galeries et embrasèrent les piliers, se tenant à califourchon pour se jeter dans la cour, si besoning grand eust absolument été.

"Et ne se faut point esmerveiller si on y devait avoir peur, car ils n'avoient nuls bastons propices à ouïr défendre d'une si cruelle besta, avecques ce que l'ung eust empêché l'autre."

Toutefois, le sanglier ne s'occupait pas d'eux.

Montant rapidement les degrés, il courut droit vers l'endroit où se tenait le prince François d'Angoulême.

La porte de la chambre de la princesse Louise était ouverte: rien n'étais donc plus facile que se mettre à l'abri.

Mais François se mit à rire, et, ordonnant à tous ceux qui étaient là, hommes et femmes, de se placer derrière lui, il attendit.

Je veux voir ce que le sanglier tentera contre moi! dit-il.

Les princesses étaient en proie à une frayeur extrême, et plusieurs gentilshommes voulurent s'interposer, mais François ordonna à chacun de ne pas bouger avec une autorité telle qu'on lui obéissait passivement.

Le sanglier s'avançait lentement, mais furieux, la gueule pleine d'écume, faisant craquer ses mâchoires avec des accompagnements de grognements effroyables.

La place était libre. François était seul, à dix pas en avant de la foule, en face du sanglier. François tira froidement son épée.

Le sanglier était à deux toises... Il s'arrête, puis il boudit, il s'élança, il se rua...

François le reçoit l'épée tendue. Le fer entre au défaut de l'épaule, pénètre profondément et se brise...

Mais le sanglier tombe mort! On pense si la joie et les acclamations furent grandes et unanimes.

En 1506, Arthur Gouffier, sire de Boisey, avait remplacé le maréchal de Gié comme précepteur de François.

Arthur, qui avait longtemps guerroyé en Italie, y avait pris le goût des lettres, et des sciences, et des arts.

Il s'efforça de faire partager ces goûts à son élève et il réussit. L'amour de la culture intellectuelle était d'ailleurs, pour le jeune prince, une tradition de famille qui remontait jusqu'à son aïeule la noble et gracieuse Valentine Visconti.

Son grand-oncle Charles d'Orléans avait été le plus élégant poète du quinzième siècle.

Mais ce dont il tira son instruction surtout, et ce fut de la lecture des romans de chevalerie, à laquelle il s'attachait avec passion.

Dans ces romans, il cherchait des modèles, et ce fut à cette source qu'il puisa ses notions sur les droits et sur les devoirs de la royauté.

Il conçut l'idée d'un roi-chevalier, gracieux, magnifique pour ses courtisans, galant pour les dames, terrible à ses ennemis, se signalant par de grands coups d'épée à la manière des Rolands et des Amadis, sans connaissance ni soucis de l'art de la guerre.

Au reste, tout en lui existait pour lui donner des idées.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces: Première insertion, 40 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 21 Novembre 1885.

UNE FILLE D'EVE

Monsieur et madame lisent leur journal au coin du feu. Mr dont les affaires se ressentent de la petite est d'une humeur de dogue, madame qui a besoin d'une robe est d'un entrain charmant.

Madame. — (cessant de lire son journal:) Décidément la guerre est déclarée en Serbie et en Birmanie. Monsieur. — (qui pense à ses fortes échéances du 1er décembre:) Je ne m'en fiche pas mal.

Madame. — Mon Dieu comme tu es indifférent à tout! Monsieur. — Dame! Les gouvernements Serbe ou Anglais ne me doivent rien. Je n'ai donc pas à craindre que leur billet me revienne protesté le 1er du mois.

Madame. — Les troupes anglaises marchent sur Mandalay. Toutes les feuilles de Londres confirment cette intéressante nouvelle.

Monsieur. — Intéressante! En quoi, intéressante. Madame. — En ce que le gouverneur des Indes anglaises, pour parer aux frais de cette nouvelle expédition est obligé de faire argent de tout... il fait vendre à perte... il écoule à tout prix... Tiens par exemple les étoffes de cachemire ont dégringolé de 10 pour cent... et la petite Mme Boniface de la rue St Hubert, dont le mari est toujours à la piste de bonnes occasions, a tout de suite acheté deux costumes de cachemire pour sa femme...

Elle sera chaudement habillée, cet hiver, je t'en réponds (Avec un soupir). Ah! on ne la laisse manquer de rien celle-là.

Monsieur. — A l'entendre on dirait que tu manques de tout, toi. Il est bien évident que si tu avais besoin d'un costume (chaud comme tu le dis) je serais le premier à te l'offrir... mais comme tu n'en as nul besoin.

Madame. — Pas besoin, où prends-tu cette idée-là.

Monsieur. — Permets-moi de te laisser parler. Sur vingt-quatre heures tu en restes 12 au lit; voilà donc la moitié du temps pendant lequel de bonnes couvertures te sont beaucoup plus utiles qu'un costume, tu ne peux le nier? continuons; Tu m'as tracassé, poursuivi, harcelé pour avoir un appareil de chauffage que j'ai fini par faire poser, et, par le plus grand des hasards, je suis tombé sur un appareil qui chauffe!!! qui chauffe même à un tel point que avec un rien de feu on étouffe... je te l'ai entendu dire cent fois. Tu as donc déjà trop chaud pendant les dix heures que tu fais les cinquante tours dans la maison... Donc, avec ton costume des Indes si lourd et tant épaus, au milieu de la chaleur qu'il fait ici, tu foudrais en eau et serais obligé de te dévêtir pour ne pas suffoquer.

Restent maintenant les deux heures pendant lesquelles tu sors; mais comme tu prétends ne pas savoir marcher à pied, tu te fourres toujours dans le sleigh avec une bonne boule d'eau bouillante et des montagnes de fourrures. Voilà donc tout ton temps pris... Ah! si la journée avait une vingt-cinquième heure tu pourrais venir me dire que. Et encore, moi, je serais capable de te demander comment une femme répète sans cesse qu'elle ne souffre jamais que du froid aux pieds, peut avoir besoin d'une robe si chaude sous ses fourrures... Ce serait donc bien inutilement gaspiller mon argent...

Madame, rieuse. — Ton argent! qui te demande ton argent! En causant, je te dis simplement que les tissus des Indes ont baissé de prix, et vite, tu en conclus que je me roule à tes pieds pour avoir un costume dont je n'ai nul besoin.

Monsieur. — Nul besoin, je le sais, car l'hiver dernier quand tu m'as fait payer trois robes, si je me suis décidé à cette folie, c'est en t'entendant vanter la qualité et la solidité des étoffes qui devaient durer dix ans. Or, ces robes, à ton compte, ayant encore neuf années devant elles, nous pouvons respirer avant de songer sérieusement à ce costume en tissu de l'Inde tombé à bas prix... Et note bien que dans cinq ou six ans ce prix sera encore diminué... l'occasion sera encore meilleure...

Madame, revenant à son sujet par la tangente. — Mais puisque je te répète que je n'en veux nullement de ton costume. Oh! non, je suis bien trop fière pour m'exposer à un refus... même quand il s'agit de ton intérêt.

Monsieur. — Mon intérêt! en quoi, mon intérêt? Madame. — De ta réputation commerciale si tu aimes mieux.

Monsieur. — Qu'est-ce que tu me chantes là

Madame. — Rien, Rien.

Monsieur. — Mais si, explique, toi.

Madame. — Bien, dis-je, un simple mot en l'air de Mme Boniface: "Votre mari, me disait-elle, est économe, et dans le commerce c'est un tort. On se le figure gêné dans ses affaires et ça nuit à son crédit."

Monsieur. — Génê! moi génê!

Madame. — Voyons, ne vas-tu pas te fâcher pour une plaisanterie? A quoi bon t'inquiéter des on-dit? Que t'importe que des imbéciles, parce qu'ils voient Madame Boniface toujours vêtue à la dernière mode, aillent crier que son mari marche en tête du commerce Montréal.

Monsieur, (en colère). — Ce n'est fichtre pas vrai! Ah! il faut entasser des costumes sur le dos de sa femme pour soutenir une réputation commerciale... ne m'as-tu pas dit que Boniface avait payé de ces fameux costumes à sa femme?

Madame. — Oui, deux.

Monsieur. — Moi, je t'en offre quatre!

Madame, à part. — Ouf! je les tiens; ça n'a pas été sans peine.

L'omnibus des Gros-Ventres

Une idée originale. Il paraît qu'on va créer à Elimbourg des omnibus pour les gens obèses. Ces voitures seront de grandeur ordinaire, en tout semblables aux omnibus déjà existant mais différent cependant en ceci: les séparations qui sont entre les places pourront être enlevées à volonté, et deux places pourront ainsi n'en faire qu'une.

De cette façon, les gens obèses pourront désormais prendre l'omnibus et se faire véhiculer à leur aise, en payant toutefois le double du prix ordinaire.

Mais voilà un petit progrès qu'il pourrait convenir de réaliser à Montréal où il est aussi désagréable qu'ailleurs de se trouver en tramway à côté de personnes débordantes.

On assure d'ailleurs que M. X..., prêchant pour son saint, c'est-à-dire pour son abdomen volumineux, a déjà adressé au conseil municipal une pétition dans ce sens.

Espérons pour M. X... et surtout pour ses infortunés voisins des voitures publiques, que cette pétition sera couronnée d'un prompt succès.

SOIR D'AUTOMNE

Temps mélancolique d'automne, J'adore pour me souvenir, Ton jour passissant qui s'étonne De voir le soir sitôt venir.

D'un regard perdu j'aime à suivre Le vol pensif de mes regrets Vers tes couchants rayant de cuivre La chevelure des forêts.

Et, blanches parmi les fumées De tes horizons incertains, A voir passer les biens-aimés De mes rêves déjà lointains!

NOUVELLES BIZARRES

A la Morgue: — Je viens de voir le cadavre d'un noyé. — Quel âge avait-il? — Ma foi, je ne sais pas trop; mais il était encore vert.

Lili est parfois d'une indiscrétion terrible. On est à table. Des amis sont venus dîner à la maison, et l'on cause de la pluie et du beau temps.

— La température s'est rafraîchie, fait un convive. — Les rhumes sont à l'ordre du jour, dit un autre. — Oh! s'écrie Lili, maman ne s'enrhume pas; pas de danger, elle se met toujours tant de coton dans la poitrine!

Avant et après. Sujet pour tableau à double comparativement: Mlle Jeanno a le monton appuyé sur ses deux mains et ses deux coudes posés sur la table.

Paul, la contemplant avec extase: — Quel charmant abandon! Six mois après: Mme Paul est dans la pose ci dessus décrite. Son mari la regardant et haussant les épaules. — Quelle tenue, bon Dieu! quelle tenue!

Pendant un des terribles coups de vent qui ont marqué cette dernière période, M. Calinaux se trouvait à bord d'un navire qui fut jeté à la côte de Terre-Neuve.

"Que d'erreurs on propage! a-t-il écrit depuis à sa famille. Sur le rivage où nous avons été jetés, pas un chien n'est venu à notre secours!"

Les enfants terribles: Il est sept heures du matin, et Toto entend son père rentrer. Alors, s'adressant à sa maman. — Mère, voilà petit père qui rentre... se lever!

COUACS

On parlait dans un bureau de journal d'un auteur dramatique dont... l'économie est passée en proverbe. — Je l'ai trouvé quelquefois très obligeant, dit un des causeurs, ami de l'auteur en question.

— Moi, répond un autre, je lui avais emprunté un mouchoir, il m'a réclamé une paire de draps.

Au baccalauréat des sciences. — Pouvez-vous me dire quelles sont les propriétés de la chaleur? Le candidat avec calme: — Les propriétés de la chaleur varient avec les individus. Ainsi, chez moi, par exemple, la chaleur à la propriété de m'abrutir absolument.

Un villageois vient réclamer un de ses parents — à la Morgue. — A-t-il un signe particulier auquel on puisse le reconnaître? demande le gardien. — Oui: il est muet.

— Joséphine, dit madame, en montrant un vase, vous avez cassé ce vase avouez-le. Joséphine rougit. — Voyons, avouez; je ne vous dirai rien. Joséphine s'enhardit: — Ce n'est pas ça, ma dame, que j'ai cassé. C'est l'autre!

Exagération féminine. On parle d'une bonne amie qui a la rage de la loterie. — Et une superstition avec ça! Figurez-vous qu'à la dernière loterie elle a couru partout pour avoir le numéro 99. L'autre très tranquillement: — Ça doit être le chiffre de son âge!

Les enseignes alléchantes: Lu dans les environs de l'École de médecine l'écrêteau suivant au-dessus d'un magasin: "A la grande renommée du cervelas Charcuterie de la Clinique" Merci bien.

Calino est devenu acteur et, avec sa veine accoutumée, il a le plus grand succès. Comme un de ses amis le complimentait: — Il faut cependant, fit Calino, qu'un de ces soirs j'aillie au parterre pour m'applaudir. — Mais c'est impossible, puisque tu joues sur la scène. Calino réfléchit un instant. — C'est juste. Eh bien! j'irai dans la salle pendant les entr'actes.

Un grand médecin parisien a pris un nouveau domestique, encore peu au courant de son genre de service, mais d'une tournure d'esprit assez originale. L'autre jour, vers deux heures, il va trouver son maître, qui achevait de lire un journal dans la salle à manger, en dégustant un fin moka. — Monsieur dit-il, il y a déjà du monde au salon pour la consultation. — Combien de personnes? — Deux. — Mais, imbécile que vous êtes, je vous ai déjà dit vingt fois qu'il ne fallait me prévenir que quand il y avait cinq ou six personnes au moins. — Je comprends, a répliqué le domestique piqué au vif. Monsieur veut avoir un public suffisant avant de commencer ses tours.

Dans un magasin de confection. — Combien est ce veston? — Quinze francs. — Hum! il ne doit pas être très bon. L'employé, souriant: — Pas très bon! Il est peut-être meilleur que ceux que nous vendons 120 fr.

Un affreux récidiviste a trouvé sur la voie publique un bracolet en or garni d'émeraudes. Le lendemain, il en lit dans les journaux la description accompagnée de la note suivante: Mademoiselle X... prie la personne qui l'aura trouvé de vouloir bien le rapporter chez elle, car elle y tient beaucoup. — C'est bêtise! dit il, j'y tiens autant qu'elle.

Horrible !  
On demandait à un épicier :  
— Avez-vous des pruneaux de Tours ?  
— En voilà.  
— Et des pruneaux d'Agen ?  
Et l'épicier montrait la même corbeille.  
— Il n'y a donc pas de différence ?  
— Pardon ! Toute la différence est dans la façon dont on les digère !

Entre médecins.  
Premier docteur. — Moi je n'ad-  
ministre jamais que des purgatifs végé-  
taux, le séné de préférence.  
Deuxième Docteur. — Alors, ce  
sont des purgés *sené qu'il non*.

Définition des canonniers russes  
par Guibollard :  
— Slaves d'artillerie.

Borrichon, apercevant dans la rue  
un pseudo aveugle qui vient de détra-  
quer la boîte dont il se sert pour fai-  
re tomber les sous et aboyer les  
chiens, s'approche gracieusement et  
lui lèche cette sentence :  
— Mon ami, rappelez-vous que la  
précipitation est contraire au bon  
orgue.  
Puis il s'éloigne.

Mme Garantas, bouchère onichie,  
laide à plaisir, s'est fait une cour  
d'affamés, en tenant table ouverte. A  
force d'importunités, elle a attiré un  
homme plus spirituel que poli, et,  
pour la séduire, elle a, ce jour-là, dé-  
valisé les halles.

Après un saumon gigantesque ap-  
paraît une dinde monumentale :  
— Décidément, madame, fait l'in-  
vité en se tournant avec un sourire  
vers la maîtresse de la maison, on ne  
voit chez vous que des monstres.  
Plus tard, à un flagorneur qui,  
faisant mine de s'extasier devant la  
parvenue, s'écriait :  
— Elle fait tourner toutes les têtes.  
— Oui, dit-il, de l'autre côté !

Entre un parvenu et un bohème.  
Le parvenu. — Je t'attendrai après  
dîner. Au revoir.  
Le bohème, *mélancolique*. — Après-  
dîner. Adieu, alors !

Un journal de Paris, dans une no-  
tice biographique fort curieuse sur  
Mlle Krauss, la célèbre chanteuse  
de l'Opéra, raconte qu'un soir, au  
théâtre de Turin, Victor-Emanuel  
fut si émerveillé qu'il offrit à la can-  
tatrice une place dans sa loge pen-  
dant l'entr'acte.

On a beau ne rien entendre aux  
mélodies, lorsqu'elles jaillissent com-  
me des flammes des lèvres de cette  
incomparable chanteuse, on est pris  
d'une sorte d'éblouissement. Le roi  
galant homme partagea la sensation  
des simple mortels qui composaient  
l'assistance. Non content de l'ad-  
mettre dans son intimité, il fit à la  
diva un magnifique présent. Il se  
tint debout devant elle, gracieux et  
empressé, selon son habitude, pen-  
dant tout le temps que dura cette ré-  
ception improvisée.

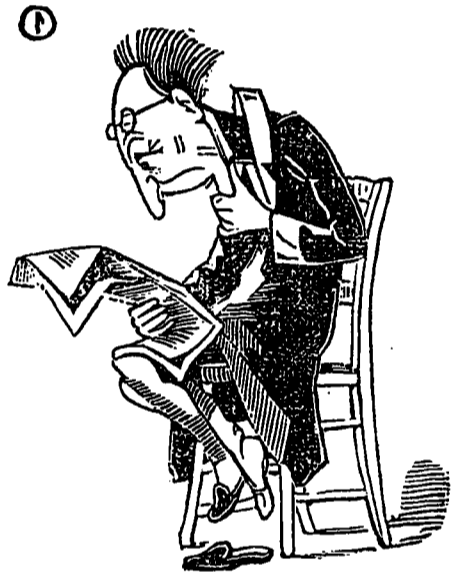
Gambetta, d'après le même jour-  
nal, manifestait d'une autre façon  
son enthousiasme pour la Krauss : il  
l'embrassait démocratiquement sur  
le front.

Le vicomte G. élan a reçu l'autre  
jour une gifle à son cercle.  
On discute les conditions du duel  
qu'il ne peut éviter.  
— Un duel sérieux, vous savez, dit  
le vicomte à ses témoins. Il faut qu'il  
y ait mort d'homme !  
— A quoi voulez-vous vous battre ?  
Choisissez...  
— Un combat terrible, je vous dis.  
Un seul pistolet chargé et on tirera  
à cinq pas. Comme offensé, j'ai le  
choix des armes, je prendrai le pisto-  
let chargé !

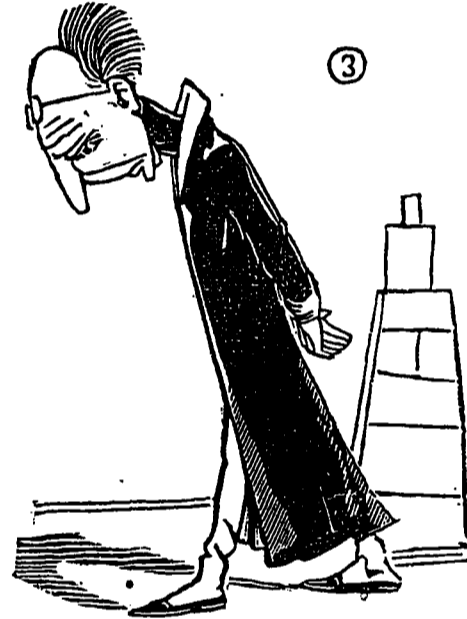
On parle devant M. de Calinaux  
d'un récent duel qui a eu lieu dans  
le midi de la France et où les adver-  
saires ont échangé six balles sans  
résultat.  
— Six balles sans résultat ! s'écrie  
l'illustré crétin ; ils auraient bien pu  
se me sembler, s'arrêter après la pre-  
mière, puisqu'ils ne devaient pas se  
toucher !



Sir John est resté sourd à toutes les prières, il a fait comme l'autruche qui cache la tête sous son aile croyant échapper aux chasseurs. Comme l'autruche il s'est trompé. Le crime qui vient de se commettre retombera sur lui et sur ses descendants, et son sur-  
nom dans l'histoire sera celui de *Bourreau*.



Un abonné du *Monde* lit les atrocités de l'enlèvement des picotés.



Je vais aller en dire un mot au maire Beaugrand, à l'hôtel-de-ville.



C'est une affaire bien terrible.



RESULTAT DE L'ENTREVUE

Au ministère :  
Un chef de bureau, surprénant un de ses employés qui rentre en tapinois :  
— Monsieur, je vous défends de vous absenter, sous aucun prétexte. — Entendez-vous bien sous aucun prétexte.  
Le lendemain, que remarque-t-il sous la table de l'employé ? Un vase de porcelaine blanche.

M. Belletête de Vieillard est un vieux beau, qui se fait teindre.  
Un domestique a remarqué que dans les journées chaudes la teinture faisait, en coulant sur les joues de son maître, de véritables taches d'honneur.  
— Monsieur devrait bien, quand il sort, lui dit ce serviteur empressé, emporter du papier buvard pour effacer ses petits pâtés ?

Toujours les médecins :  
— Docteur, vous paraissiez tout pâle.  
— Je suis malade.  
— Qui vous soigne ?  
— Moi-même.  
— Alors c'est un suicide.

Un ami de Champoireau vient d'être renversé par un omnibus et passablement écrasé. Néanmoins, il n'est pas mort sur le coup.  
On le transporte chez lui. Champoireau vient le visiter :  
— Voyons, mon ami, rassure-toi. Quand la mort n'est pas subite, il est bien rare qu'elle soit instantanée.

Par à peu près.  
— C'est curieux, j'ai tiré vingt-cinq cartouches et je n'ai pu tuer un lapin.  
— Il y a loin entre le coup et les lièvres !

Une présentation :  
(Avec flamme) : Je vous présente un écrivain de mérite, un homme de valeur, une de nos célébrités... monsieur... monsieur... (se penchant sur le monsieur présenté, à part), comment, vous appelez-vous donc déjà ?

Le docteur est appelé en consulta-  
tion près de la belle-mère de X...  
Il examine attentivement la mala-  
de et ne se prononce pas. Le lende-  
main, il cause longuement avec le  
gendre.  
— Pourquoi diable êtes-vous resté  
si longtemps avec lui ? demande le  
beau-père.  
— Il fallait bien habituer votre  
gendre à cette idée que votre femme  
peut en réchapper !

James Rousseau avait des mots  
charmants.  
Il écrivit un jour dans la *Gazette  
des tribunaux* :  
" Le condamné à mort Noirof fai-  
sait mine de feuilleter la Bible.  
" Quand le vénérable abbé de la  
prison entra dans son cachot :  
" Quel passage cherchez-vous ? lui  
dit avec bonté l'ecclésiastique.  
— Monsieur le curé, répondit le  
condamné, je cherche un passage...  
pour me sauver."

Il y a des gens d'esprit qui ne vou-  
lent absolument pas être de leur  
pays.  
Jean Paul, qui appartient à cette  
classe de gens, ne veut pas convenir  
qu'il est provençal.  
— Mais enfin, lui disait un de ses  
amis, puisque tu es de Mazargue, tu  
es bien Marseillais !  
— La belle raison ! fit Jean-Paul,  
si j'étais né dans une étable, je serais  
donc un veau ?

L'Etoile de la fortune brille avec  
éclat sur un trio d'Algiers. — Il y a  
quelques jours trois dignes citoyens  
d'Algiers, La., Augustus Kevlin, me-  
nuisier dans la rue Paterson ; Louis  
Hymel, foreman des docks secs de Va-  
lette, et Antoine O. Guillot machinis-  
te coin des rues Paterson et Olivier ;  
tous ouvriers industrieux et accomplis  
très respectables, achetèrent un billet  
de un dollar pour le tirage d'octobre de  
la Loterie de la Louisiane. Hier lorsque  
fut publié le résultat on constata que le  
billet de un dollar avait gagné uncin-  
quième du prix capitale de \$75.000.  
Leur bon sens n'a pas été troublé en  
apprenant qu'ils avaient gagné \$5.000  
chacun. *New Orleans Daily States*,  
14 Oct.

Un incompris. — Un enfant, un  
vrai gamin de Paris, comparaisait  
devant la police correctionnelle, sous  
la prévention de vagabondage. A  
l'audience, le père reproche à son fils  
de n'être resté dans aucune des mai-  
sons où il l'a mis en apprentissage.  
Le président. — S'adressant à l'en-  
fant : Ballard, vous entendez ce que  
dit votre père ; il paraît que vous  
êtes un petit mauvais sujet, qui ne  
voulez pas travailler !  
L'enfant. — Ce n'est pas ma faute  
c'est mes maîtres qui me renvoient.  
Le président. — Quel est votre  
état ?  
L'enfant. — J'étais pâtissier.  
Le président. — Pour quel motif  
vous a-t-on envoyés ?  
L'enfant. — Parce que je man-  
geais l'ouvrage.

LES TROIS VŒUX

Il y avait une fois un sage empereur qui avait rendu la loi suivante : A tout étranger qui venait à la cour observait un poisson frit ; les valets observaient avec soin le nouveau venu, et si, après avoir mangé le poisson jusqu'à l'arrête, il le retournait pour manger l'autre côté, aussitôt on saisissait le coupable de ce crime inouï, et trois jours après il était pendu. Mais par une grâce tout impériale, chaque jour le condamné pouvait former un vœu, et pourvu qu'il ne demandât pas la vie, ce vœu était aussitôt exaucé.

Il y avait eu déjà plus d'une victime de ce caprice royal, lorsqu'un jour se présenta à la cour un comte suivi de son jeune fils.

Aux deux nobles hôtes on fit le meilleur accueil, et, suivant la loi de l'empereur, on leur servit au milieu du repas, un beau poisson frit. Le père et le fils y goûtèrent du meilleur appétit, et, après en avoir mangé jusqu'à l'arrête, le comte retourna le poisson fatal.

Saisi aussitôt par les valets, il fut traîné aux pieds de l'empereur, qui ordonna de le mettre en prison. Cela causa une telle douleur au jeune fils du comte, qu'il supplia l'empereur de le faire mourir au lieu de son père et comme l'empereur n'était pas un méchant homme, et que peut-être lui importait qui fût pendu, pourvu qu'il y eût un pendu, il accepta l'échange, fit délivrer le père et jeter le fils en prison.

Une fois dans son cachot, le jeune homme dit à ses geôliers :

" Vous savez qu'avant de mourir j'ai le droit de former trois vœux. Allez donc trouver l'empereur et dites-lui qu'il m'envoie de suite sa fille et un prêtre pour nous marier. Qui fut surpris de cette demande insolente ? ce fut l'empereur. Mais quel ! un souverain n'a que sa parole et ne peut guère violer la loi qu'il a faite. Sa fille d'ailleurs se résigna à ce mariage de trois jours, et en bon père l'empereur y consentit.

Le second jour, le prisonnier fit demander à l'empereur de lui envoyer son trésor. La demande n'était guère moins indiscrète que celle de la veille, mais que peut-on refuser à celui qu'on va pendre le lendemain ! L'empereur envoya donc et son argent et ses bijoux, que le jeune homme se mit aussitôt à partager entre tous les courtisans, et comme en ce temps-là il y avait à la cour des gens qui avaient la faiblesse d'aimer l'argent, on commença à s'intéresser à ce pauvre jeune homme si bien élevé.

Le troisième jour l'empereur qui avait mal dormi, se rendit lui-même auprès du condamné :

— C'est dit-il, dépêche toi de m'exprimer ton troisième vœu, et qu'une fois exaucé, on te pend haut et court car je commence à être un peu las de tes exigences.

— Sire, dit le jeune homme, je ne demande plus à votre Majesté qu'une dernière grâce après quoi je mourrai content. C'est de faire crever les yeux à tous ceux qui ont vu mon père retourner le poisson,

— Très bien, dit l'empereur ; ta demande est naturelle et vient d'un bon cœur. Sur ce qu'on saisit le majordome.

— Moi, Sire ! s'écria le majordome, o n'ai rien vu, c'est l'échanson.

— Qu'on saisisse l'échanson, dit le roi et qu'on lui creve les yeux.

Mais l'échanson déclara en pleurant qu'il n'avait rien vu ; il renvoya au bouteiller, qui renvoya au sommelier, qui renvoya au pannetier, qui renvoya au premier valet qui renvoya au second, qui renvoya au troisième ; bref, personne n'avait rien vu.

— Mon père, dit la princesse, je m'adresse à vous comme à un nouveau Salomon. Si personne n'a rien vu, le comte n'est pas coupable, et mon mari est innocent.

L'empereur fronça le sourcil, et aussitôt à la Cour se mit à murmurer ; il sourit, et aussitôt toutes les bouches s'ouvrirent.

— Soit, dit-il, qu'il vive ce bel innocent ! J'en ai fait pendre plus d'un qui n'en avait pas fait davantage. Enfin s'il n'est pas pendu, il est marié ; justice est faite.

Le marchand de marrons

Le marchand de marrons, cette figure essentiellement parisienne est revenu dans sa bonne ville, il y a même déjà quelque temps. Cependant, les articles obligés sur le marchand de marrons ont été plus rares, cette année, qu'à l'ordinaire. Un de nos confrères trace un amusant croquis du faiseur d'articles sur le marchand de marrons :

" J'ai connu un homme qui n'a ja mais écrit en sa vie, que trois ou quatre articles, colportés et imprimés par lui, à tour de rôle, à peu près dans tous les journaux, les uns après les autres. Il faisait ce qu'on pourrait appeler de la littérature saisonnière. Quand arrivait le printemps, il avait son article tout fait sur la venue des hirondelles, article qu'il rééditait, sans trop de changement lorsque venait la date du départ de ces oiseaux. Ce fameux article sur les hirondelles a paru et reparu je ne sais combien de fois dans les journaux de tous genres, journaux quotidiens, journaux hebdomadaires, revues ou magazines.

" Et toujours il paraissait nouveau. Ce rabâchage semblait inédit. Mais l'article le plus rare produit de ce notable commerçant littéraire, c'est le célèbre article sur le marchand de marrons. Oh ! celui-là, on l'a rencontré partout. Il a été servi au public sous toutes les formes. Il a été imprimé dans tous les caractères. Il a été même illustré une ou deux fois.

" Lorsque apparaissait au coin des rues ces vendeurs de marrons rôtis, plantés devant leur poêlon noir, sorte de fourriers de l'hiver, vint l'auteur de l'article annuel se précipiter dans le bureau de rédaction de tout journal nouveau et demandait, haletant au rédacteur en chef :

" — Aviez-vous un article sur le marchand de marrons ?

" — Quel marchand de marrons ?

" — Comment ! mais le marchand de marrons qui apparaît avec les brumes de l'automne, le marchand de marrons qui est à Paris comme l'hirondelle d'hiver, le marchand de marrons qui... que...

" — Non, je n'ai pas d'article sur le marchand de marrons.

" — Eh bien ! je vous en apporte un... (avec un sourire) un tout chaud comme les marrons eux-mêmes. Le voici. C'est de l'actualité ou je ne m'y connais pas !

" Et neuf fois sur dix, le journal insérait ou réinsérait le célèbre, étonnant et unique article sur le marchand de marrons. Il passait en tête ou en Variétés parfois en feuilleton, cet article, mais il passait, et l'auteur, ce bon Al., j'allais le nommer touchait la petite rente que lui faisaient ainsi cette reproduction incessante à la date fixe."

GRATILLAGES

La morale au cercle. Deux messieurs âgés causent ensemble. L'un, rarement audacieux, mis à la dernière mode, chapitre vertement son interlocuteur.

— Enfin, on ne vous voit à aucune première, à aucun souper. Vous ne touchez pas une carte, ou ne vous connaît aucune femme, et je parie que tous les soirs, à onze heures, vous êtes couché !

— Mais... à mon âge !

Sévérement : — Ah ça, est ce que vous croyez que votre vicillesse va toujours durer ?

Un aspirant au titre d'homme de lettres, adressa un jour à Château briand un ouvrage dont la dédicace commençait ainsi :

" A Monsieur de Châteaubriand, etc. Dans cette préface, l'auteur des Martyrs était comparé à un aigle... Voici ce que Châteaubriand répondit :

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, de me donner deux ailes (il) quand il me reste à peine une plume.

A cette époque, Châteaubriand n'avait publié aucun ouvrage depuis plusieurs années.

Un quidam, qui avait à se plaindre d'une demoiselle, voulut se ven-

ger d'elle et lui envoya une botte de foin.

La demoiselle, fort irritée d'abord, en prit bientôt son parti.

Elle écrivit le mot suivant à l'auteur de cette épigramme d'écurie :

" Mon cher ami. " " J'ai reçu le foin, j'attends le cheval."

Guibollard a une appétit féroce. Il entre au restaurant, tout seul, et d'une voix caverneuse : — Garçon !... deux beefsteaks pour un !

Avant l'élection, à l'audience de la 11e chambre correctionnelle, à Paris ; président, M. Rabobert.

Un brave homme comparait sous l'inculpation de mendicité. Le tribunal délibère et lui inflige une peine de six jours de prison.

Mais, alors, — voilà le comble ! — se tournant vers le tribunal, le mendicant dit au président :

" Vous ne pourriez pas m'accorder un délai ? Je voudrais aller chercher ma carte d'électeur... (sic)."

Le président lui a donné le conseil de la faire demander... par le directeur de la prison.

Entre amis : Un impertueux s'acharne après X... Alors X... à l'oreille de Z... : — Je voudrais bien que ce fichu pistolet s'en allât. — Sois tranquille tu vas le faire partir !

La concierge de Champoiseau vient lui réclamer son loyer.

Champoiseau fait sa grimace accoutumée et ne paye pas. Il renvoie sa concierge sans un sou, en lui disant : — Chère madame, vous ne me ferrez jamais prendre au sérieux un gouvernement qui me force à payer mon terme.

Un riche harpague a une nièce qu'il proclame son unique héritière, mais qui n'a jamais vu la couleur de son argent.

— La petite a vingt ans, lui dit un ami : vous devriez, d'ores et déjà, faire quelque chose pour favoriser son établissement.

— Eh bien, répondit l'harpague après avoir réfléchi, je vais faire le malade.

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dymonau suspensions électriques attachés pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

A Londres. Un criminel, condamné à être pendu, arrive devant la potence. La vue de cet instrument lui inspire une répulsion qu'il ne cherche pas à dissimuler. Il pousse des cris et se débat aux mains de l'exécuteur.

Celui-ci use de tous les moyens de conciliation. Pendant ce temps la foule s'impatiente. A la fin, le bourreau agacé prend le condamné par le bras et, d'un ton sévère :

— Savez-vous ce qui va arriver avec vos simagrées ? Vous serez mal pendu et vous déshonorerez votre famille.

Au restaurant. — Garçon ! cet œuf est d'une fraîcheur plus que douteuse. Flairez vous-même.

Le garçon flaire délicatement, puis d'un ton de doux reproche :

— Monsieur s'attarde trop sur ce qu'on lui sert. Ces choses-là ne lui arriveraient pas s'il voulait manger plus vite.

LA MAISON ETHIER

15, 17 et 19 rue GOSFORD

Entrée privée, No. 128, Champ-de-Mars

Viend d'être complètement remis à neuf. On y trouvera tout le confort désirable : appartements spacieux et élégamment meublés.

LUNCH A TOUTE HEURE Les LIQUEURS, CIGARES, etc., etc., sont de premier choix.

De plus UNE GRANDE SALLE pour dîners ou assemblées est à la disposition du public.

JOS. BELEC, Gérant.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.

MARCHE BONSECOURS No 1

Toutes sortes de POISSONS frais et salés.

Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTES, RESTAURANTS, HOTELS, ETC.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis.

Montréal, 23 mai 1884. — 34

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, ô mères, ce remède est infallible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système nerveux. Le Sirop calmant de Mme Winslow, pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

HOVER SOFA-LIT BREVETE. Breveté en France, Angleterre, Etats-Unis et Canada. Un Lit Parfait. Un Sofa Elegant. Comme Sofa. Comme Lit. N'a ni pièces ajustées, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutes qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède uneplace aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit : Tous déclarent l'invention admirable. Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant un matelas en crin, avec un matelas de 4 1/2 à 60 ressorts. Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir solide, élégant et moelleux. LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé. LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble on possède un salon ou une chambre à coucher. LE SOFA-LIT HOVER est un trouvaillon pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de démanteler les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison. Prix de \$30 à \$75. Conditions faciles et avantageuses. S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets 33 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.

L.S.L. PRIX CAPITAL \$150,000 Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similé de nos signatures attachés dans ses annonces. Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane. INCORPORÉE EN 1888 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$750,000. Par un vote populaire s'élevant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879. Les grands tirages simples ont lieu mensuellement. Examinez la distribution suivante : 187ème TIRAGE MENSUEL ET LE Tirage Extraordinaire Semi-Annuel ! A l'Académie de Musique, N. O. Mardi, 15 Déc. 1885. Sous la surveillance personnelle et sous la direction de Gén G T BEAUREGARD, de Louisiane et Gén JUBAL A EARLY, de Virginie. Prix capital - - \$150,000 Notice : Les Billeets sont à \$10 seulement. Moitié, \$5. Cinquième, \$2. Dixième, \$1. LISTE DES PRIX 1 PRIX CAPITAL DE \$150,000 \$150,000 1 GRAND PRIX DE ..... 50,000 50,000 1 GRAND PRIX DE ..... 20,000 20,000 2 GRAND PRIX DE ..... 10,000 20,000 4 GRAND PRIX DE ..... 5,000 20,000 20 PRIX DE ..... 1,000 20,000 50 " ..... 500 25,000 100 " ..... 250 30,000 200 " ..... 100 40,000 500 " ..... 50 50,000 1,000 " ..... 25 60,000 PRIX APPROXIMATIFS 100 PRIX d'approximation de 250 25,000 100 " " 100 10,000 100 " " 75 7,500 2,279 Prix, s'élevant à ..... \$22,500 Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans. Pour de plus amples informations, écrivez visiblement, donnant votre adresse au long. MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billeets de banque par Express (Toutes sommes au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La. ou à M. A. DAUPHIN, Washington D. C. Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La. OU LOUISIANA NATIONAL BANK, New-Orléans, La., STATE NATIONAL BANK, New-Orléans, La., GERMANY NATIONAL BANK, New-Orléans, La.